



1945 : le front oublié d'Alsace-Moselle

Photographes de la 7^e armée américaine

Communication de Lise Pommois

En 1985, Hatten et Rittershoffen, deux communes voisines unies sous un même déluge de feu du 9 au 20 janvier 1945, décidèrent de commémorer ensemble le 40^e anniversaire de cette bataille meurtrière qui, outre des destructions sans précédent, causa la mort de 114 civils, dont 83 à Hatten et 31 à Rittershoffen, sans compter les habitants qui succombèrent à leurs blessures plus tard ou qui furent victimes des bombardements de Landau en mars 1945.

Outre la coordination des manifestations, les membres du Comité du Cercle d'Histoire d'Alsace du Nord, dont j'étais la secrétaire, assurèrent les recherches historiques. C'est alors que je me suis rendu compte qu'il existait peu de documents sur cette bataille complexe, à l'exception du livre de Francis Rittgen qui venait de paraître. Nous n'avions pratiquement aucun document américain et peu de témoignages allemands alors que GI's et soldats allemands étaient les principaux antagonistes.

Si l'ennemi avait montré une telle résistance, c'est parce que cette bataille était une des composantes de l'Opération Nordwind, offensive allemande de grande envergure, la dernière sur le front Ouest. Les objectifs

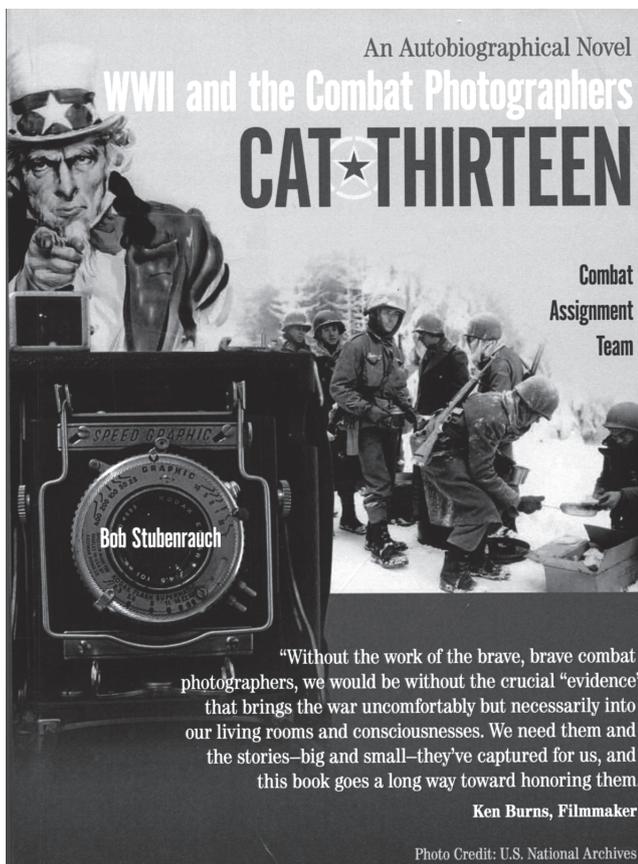
pour Hitler étaient de reprendre Strasbourg et l'Alsace, de renverser le gouvernement provisoire du général de Gaulle et, avant tout, d'anéantir la 7^e armée américaine. Or, en 1984, cette Opération restait totalement oubliée.

Dans les années qui suivirent la fin de la guerre, le « United States Army Center of Military History » publia plus d'une cinquantaine de livres dits « verts » (à cause de la couleur de leur couverture), couvrant tous les fronts et tous les aspects de ce conflit. En 1995, pour le 50^e anniversaire, il ne restait plus qu'un livre à écrire, celui justement qui était consacré à la libération de l'Est de la France, de la Provence à l'Alsace-Lorraine ! Plusieurs historiens de renom avaient commencé la tâche, puis renoncé sans que l'on sache pourquoi et l'historien militaire Jeffrey Clarke fut chargé de terminer la rédaction de l'ouvrage qui s'arrêtait à décembre 1944. Il faut bien avouer que la partie consacrée à l'Alsace, celle qui justement concerne l'Opération Nordwind et la seconde libération du nord de l'Alsace en particulier, est plus que décevante.

Les « combat photographers » de l'armée américaine

Pourquoi oblitérer cette campagne ? Après avoir tenté d'en trouver les causes au cours de nombreuses conférences, j'ai entrepris d'examiner le rôle des photographes de guerre dans l'armée américaine. Les Américains ont compris très tard l'importance de la photographie comme moyen de communication en temps de guerre. Photos et films possédaient une valeur certaine de témoignage et ces documents devaient également servir pour l'instruction des soldats. Les premières photos datent de la guerre de Sécession, ou guerre civile (1861-1865) mais il s'agit de photos privées. Pour la première guerre mondiale, le fonds des Archives nationales (College Park, Maryland) comporte 88 000 photos officielles, d'une excellente qualité, avec des photographies aériennes, les premières du genre. Les photographes, professionnels, appartenaient au Signal Corps, unité chargée des moyens de communication, donc des photos.

Il fallut recréer le service photographique au moment de la seconde guerre mondiale. Celui-ci resta longtemps désorganisé. En 1944, des équipes de trois hommes, les « combat photographers », furent constituées pour couvrir les combats. Le premier prenait des photos, le second filmait et le troisième rédigeait les légendes. Le soir venu, il fallait développer les photos, choisir les plus parlantes et les envoyer, légendées, à Washington pour qu'Eisenhower et les



journalistes en disposent le plus rapidement possible. Comme nous étions en temps de guerre, les photos les plus utiles étaient celles qui représentaient des sujets militaires, des armes, des canons, des chars, des soldats... Ce sont ces photos qui, après avoir été censurées, arrivaient aux Archives où elles étaient entassées, sans ordre, au fur et à mesure que les archivistes les réceptionnaient, dans des boîtes de classement genre boîtes à chaussures où elles se sont abimées. Tous les fronts étaient mélangés. Des fiches classiques étaient établies, la plupart du temps sans nom de photographe ni de lieu.

La situation aujourd'hui ? Les millions de photos n'ont toujours pas été classées, rien n'est informatisé. Il faut vérifier systématiquement le contenu des boîtes pour découvrir de nouvelles photos. Les noms de lieux, quand ils figurent, sont parfois mal orthographiés. Et, pour l'Alsace, il faut penser à chercher dans le fichier consacré à l'Allemagne. Le plus dramatique est que les légendes, souvent reproduites avec une machine à alcool, ont totalement disparu, ce qui rend les documents inutilisables.



« Sans le travail de ces courageux photographes, les témoignages indispensables sur cette guerre ne parviendraient pas dans nos salons ou dans nos consciences. Nous en avons besoin, comme nous avons besoin des histoires rapportées par ces photographes de guerre. » (WWII and the combat photographers)

Les « combat photographers » étaient de simples soldats dont on ne sait rien. Un seul d'entre eux, à ce jour, a publié son autobiographie. Il s'agit de Robert Stubenrauch, né en 1924 et incorporé en 1943. Il a fait toutes les campagnes, de l'Italie à l'Allemagne.

En Alsace, on le trouve aussi bien à Huningue qu'à Reipertswiller ou encore Colmar. Il s'est surtout intéressé aux réfugiés, aux malheureux de Rittershoffen (ci-dessus) qui attendaient d'être évacués pendant une accalmie au milieu de la bataille. Ces photos sont particulièrement poignantes.

Stubenrauch devait étudier les conséquences des combats dans la Poche de Colmar et il a



photographié par exemple un barrage à l'entrée de la ville en train d'être démantelé par des soldats français ou encore le retour des réfugiés dans les ruines de Bennwihr, comme ci-dessous.

Il devrait y avoir beaucoup d'autres photos attribuables à Stubenrauch dans les archives mais sans doute ont-elles été éliminées tout de suite... Elles ne figurent pas non plus dans son autobiographie qui comporte fort peu d'illustrations et qui passe pratiquement sous silence la campagne d'Alsace alors qu'elle est extrêmement détaillée en ce qui concerne d'autres lieux. Il est clair qu'il a utilisé de nombreuses sources car il décrit avec force détails des événements auxquels il n'a pas participé, comme l'attaque sur le maquis du Vercors. Mais pas un mot sur la bataille de Hatten-Rittershoffen par exemple alors qu'il avait visiblement été ému par le sort des civils. Aucune mention non plus sur l'Opération Nordwind. Par contre



il consacre quelques pages sur le secteur de Colmar mais il n’a pas dû s’y promener car il qualifie les destructions de Riquewihr de « brutales » ...

En ce qui concerne la Poche de Colmar, ce sont surtout les nombreuses cérémonies de libération en février qui ont attiré généraux, politiques et photographes de guerre. Rien de tout cela en Alsace du nord par contre. La plupart des photographes militaires avaient suivi Patton lorsque celui-ci avait abandonné la Lorraine pour voler au secours des Alliés en difficulté dans les Ardennes et ils n’étaient pas revenus. En fait, le fonds documentaire américain consacré aux opérations militaires en Alsace est très limité et les combats en Moselle de l’Est ne sont guère mieux couverts.

Les photographes civiles

Par contre, fait intéressant, la région de Colmar a attiré trois photographes civiles, des femmes dont les témoignages sont précieux. La première, Germaine Krull, d’origine allemande mais citoyenne du monde, s’y trouvait en novembre-décembre 44 et elle a illustré le récit de Roger Vailland dans le fascicule « La Bataille d’Alsace ».

Thérèse Bonney, officier de la Légion d’Honneur

Les deux autres, américaines, étaient des femmes remarquables qui avaient réussi à être accréditées correspondantes de guerre de l’armée américaine. Elles devaient photographier les villages en ruines autour de Colmar afin de garder un témoignage de la dureté des combats.

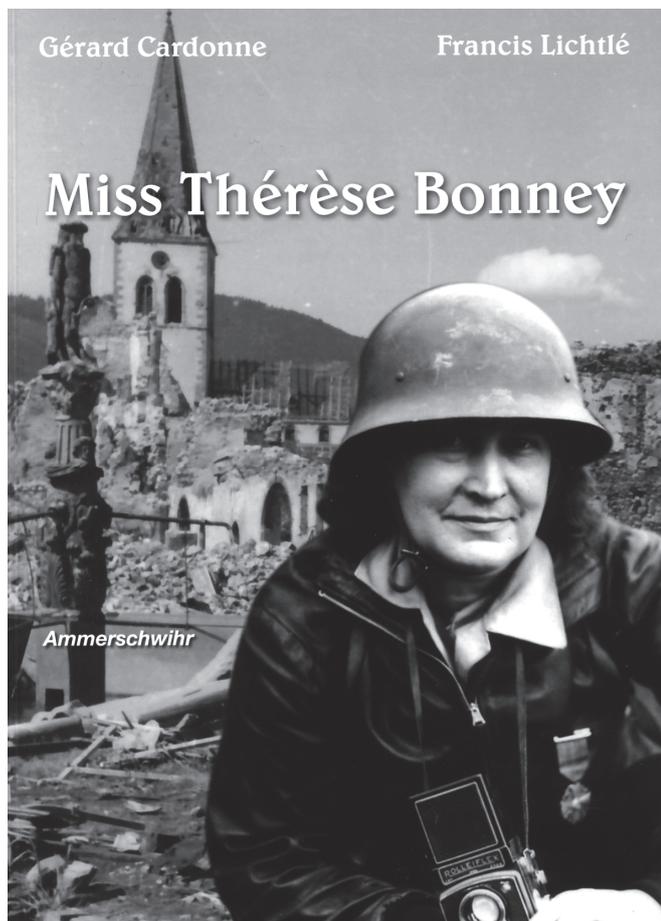


La première, Thérèse Bonney (1894-1978), avait fréquenté les universités prestigieuses de Berkeley, Harvard et Columbia à New York, puis avait passé son doctorat ès lettres à la Sorbonne. Elle était la 10^e américaine à obtenir le titre, une des plus jeunes. Parisienne d’adoption, cette femme de culture et de talent avait vécu dans un milieu de peintres, d’artistes, d’écrivains... Elle avait appris à faire des photos parce qu’elle était mécontente de celles de ses collaborateurs pour son magazine de mode.

Elle se trouvait en Finlande pour photographier les préparatifs des Jeux olympiques de l’été 1940 lorsque, le 30 novembre 1939, la Russie avait envahi le pays. Elle avait assuré, seule, le reportage des combats qui s’étaient terminés par un traité de paix en mars 1940. Sa conduite héroïque avait été récompensée par la Rose blanche de Finlande, la plus haute décoration de ce pays. Elle s’était trouvée une nouvelle fois seule en mai-juin 1940 pour décrire l’invasion de la Meuse et elle reçut la Croix de Guerre avec palme. Elle fut alors rattachée au QG de l’armée française et déléguée au front de la Croix rouge américaine.

Elle avait été profondément émue par les malheurs des populations, surtout ceux des enfants, et elle avait rassemblé les photos prises avec son Rolleiflex dans un livre extraordinaire, Europe’s children, publié en 1943. C’était son second livre sur la guerre. La première photo montre des filles montant sagement l’escalier pour aller en classe, rentrée tout ce qu’il y a de plus ordinaire, dans le calme. Puis on assiste à une gradation dans l’horreur, avec l’exode, la faim, la peur, la fatigue, le désespoir, les camps d’internement en France, la mort.... Il s’achève avec la figure tragique d’une mère incapable de nourrir son enfant. Les photos sont accompagnées de légendes volontairement gardées courtes.





Ces photos ont également été exposées à la Bibliothèque du Congrès à Washington, au Musée d’Art moderne de New York et dans divers autres lieux. L’objectif de Thérèse Bonney était que les gens prennent conscience de la réalité. Le président de l’université de Berkeley lui écrivit : « *A travers ce documentaire photographique, vous avez réalisé un engagement extraordinaire au service de l’humanité. Je suis heureux de vous faire part de la fierté que votre alma mater ressent dans votre réussite.* »

Mandatée par de Lattre, Thérèse Bonney arriva à Ammerschwihr fin février 1945. Elle fut si bouleversée par les descriptions du directeur d’école qu’elle décida de rester afin d’aider les habitants qui revenaient peu à peu dans les ruines. Ces derniers étaient plutôt mal disposés envers les Américains : c’est l’artillerie américaine qui avait en partie détruit le village en décembre 1944. Puis, le 29 décembre, on leur avait brutalement ordonné de partir. Ils refusaient, craignant que les soldats ne « *pillent et volent comme ils le veulent et qu’ils prennent ce qu’ils n’avaient pas encore pris* ». Il avait fallu tout le tact du capitaine Favereau, alias Maxime Felsenstein, officier de liaison, pour prévenir une émeute. En fait, ce sont surtout les bouteilles de schnaps qui disparurent.

Les sentiments changèrent cependant devant les camions qui arrivaient, chargés de vivres (viande congelée, miel, lait en poudre, sucre, farine,

fromage...), de médicaments, d’huile de foie de morue, de savon, de bougies..., et plus tard de couvertures, de tissu accompagné d’une couturière parisienne de renom, Mme Schiaparelli ou de ses couturières, d’outils pour travailler dans les vignes après les avoir déminées... Thérèse importuna tellement les autorités américaines qu’elle fut expulsée mais Truman, devenu président des Etats-Unis le 12 avril 45, intervint en sa faveur et elle put retourner dans « son » village.

En novembre 45, le maire la nomma « citoyenne d’honneur d’Ammerschwihr ». Les enfants eurent un « Christmas » somptueux. Elle avait même été chercher un train électrique en Allemagne. Plus tard elle envoya des enfants en vacances à Saint-Jean-de-Luz afin qu’ils se remettent du traumatisme de la guerre.

Un hommage trop longtemps différé pour des raisons politiques fut rendu par la nouvelle municipalité à Thérèse Bonney en décembre 2015, en présence d’Amy Westling Consul général des Etats-Unis à Strasbourg. Un square porte son nom, en face de la maison où elle résidait. L’ouvrage de Gérard Cardonne et Francis Lichtlé retrace le parcours de cette femme hors du commun. Il en est de même pour un documentaire très complet réalisé par Ed Baumeister, résident américain de Kaysersberg.

Thérèse Bonney avait suivi l’exemple d’une autre américaine, Ruth Isabel dite Belle Skinner (1866-1928), la première à adopter un village détruit, dans la Meuse cette fois-ci en 1918. Fille d’un riche industriel du Massachusetts, spécialisé dans la production de la soie, elle était issue d’une université privée pour jeunes filles et c’était une musicienne accomplie qui collectionnait des instruments de musique anciens. Elle avait été émue à la vue des ruines de Hatton Châtel, village de 280 habitants dont le seul tort était d’être situé sur un promontoire qui offrait un excellent poste d’observation sur la vallée. La « marraine » du village,



Hommage rendu par Amy Westling à Thérèse Bonney « citoyenne d’honneur d’Ammerschwihr » DNA décembre 2015



comme on l’appelait, avait dépensé un million de dollars de l’époque pour reconstruire le village en respectant les traditions françaises, sans imposer ses vues, sauf pour l’adduction d’eau courante pour que les femmes n’aient plus à descendre à la rivière laver leur linge, malgré leur résistance ! La mort l’a malheureusement empêchée de s’installer au château des évêques de Verdun.

En persuadant sa ville natale d’Holyoke d’adopter le village d’Apremont-la-Forêt, elle initia un mouvement d’entre-aide dans la Nouvelle Angleterre. D’autres régions ont suivi, permettant ainsi la reconstruction de nombreux villages meusiens. Belle devint la présidente du Comité américain des Villages libérés. En reconnaissance de ses efforts, elle reçut des mains du président Millerand la médaille d’or de la reconnaissance française en 1919. Elle devint également la première femme américaine à recevoir la croix de chevalier de la Légion d’Honneur en décembre 1920. Thérèse et Belle sont deux femmes qui ont fortement contribué au rapprochement de nos deux pays.

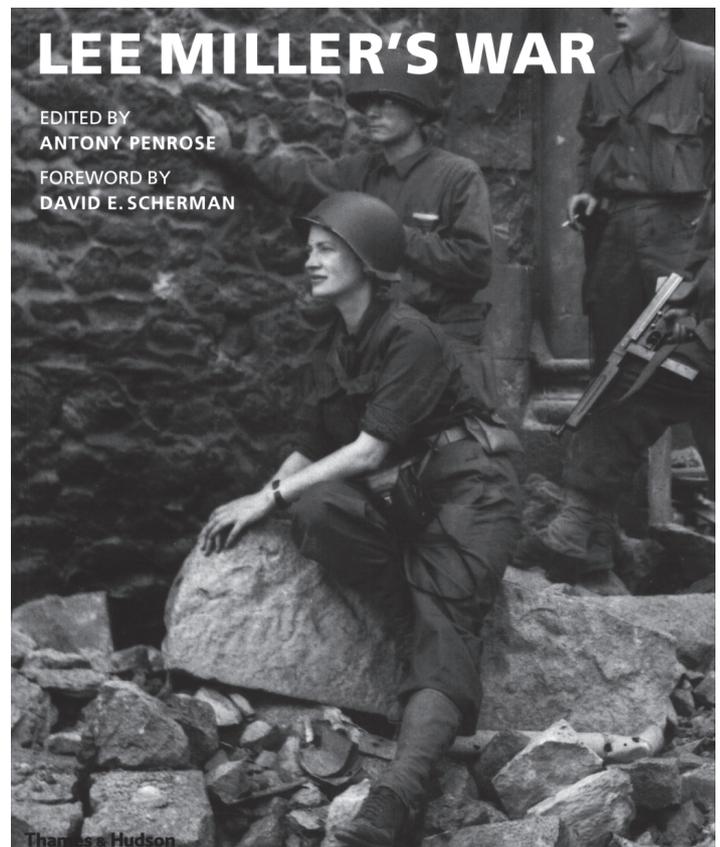
Lee Miller (1907-1977)

Elizabeth, dite Lee, Miller était également originaire de l’Etat de New York. Personnage complexe, extravagante, fantasque, extrovertie, elle avait été mannequin à New York avant de s’établir à Paris et de se lancer dans la photographie. Son cercle d’amis comprenait Cocteau avec lequel elle fit un film, le peintre et photographe surréaliste Man Ray, Charlie Chaplin, Picasso qui peignit son portrait... Elle aimait exhiber des seins qui étaient, paraît-il, les plus beaux de Paris. Le grand photographe Edouard Steichen s’intéressait à elle. Sa vie amoureuse agitée la mena jusqu’au Caire mais elle s’y ennuya et, abandonnant son mari égyptien en septembre 1939,

voulut retourner aux Etats Unis via Londres. Défiant les ordres de son ambassade, elle décida de rester à Londres et prit des photos remarquables d’objets ordinaires comme un piano dans les décombres au moment du « Blitz ».

Elle réussit à être accréditée comme correspondante de guerre du magazine britannique Vogue en décembre 42 mais dut attendre encore deux ans avant de pouvoir suivre l’armée américaine. On assista alors à une transformation radicale. On ne la vit plus qu’en tenue vert olive, parfois fort sale, portant des chaussures plates, et elle avalait n’importe quoi, elle pourtant si difficile. Elle débarqua en Normandie en juillet 1944 et dut se contenter de visiter les hôpitaux. Elle y photographia des opérations et des grands blessés et prit de nombreuses notes, surprenant ses amies qui ne la croyaient capable que d’établir des listes de courses, alors que c’était un écrivain remarquable. Elle se trouva par hasard dans Saint-Malo assiégée alors qu’elle n’avait pas le droit d’être sur le front et faillit perdre son poste.

Elle suivit l’armée américaine dans sa libération de l’Europe. Elle prenait de nombreuses photos et rédigeait des commentaires précieux publiés dans le livre « Lee Miller at war » (Lee Miller en guerre). Elle assista à la libération de Paris le 25 août, parenthèse exigée par de Gaulle pour asseoir son gouvernement provisoire mais aux lourdes conséquences. Au Vel’ d’Hiv elle fut « horrifiée » à la vue des milliers de femmes dont les turbans cachaient le crâne rasé. Elle s’intéressait à tout, aux pissoirs sous la neige, objet culturel aux USA, aux enfants, aux blessés, aux prisonniers ...



Le mouvement général du front vers le nord-est l'entraîna au Luxembourg en septembre. En effet, pour terminer la guerre au plus vite, les Anglais devaient libérer la Ruhr, première région industrielle du Reich, puis marcher sur Berlin. Comme ils avaient la priorité en tout, la libération de l'Alsace n'était absolument pas à l'ordre du jour.

On retrouve Lee Miller en Alsace le 23 janvier 45 au moment de l'attaque franco-américaine sur Colmar. Elle suivit la 3^e DIUS à partir d'Ostheim en direction de Jepsheim : le pont en bois sur l'Ill à Maison Rouge céda sous le poids du premier char, privant les fantassins d'appui sur la rive droite.

Dans le secteur de Marckolsheim Lee s'étonna de voir que les Légionnaires n'étaient pas tous grands et beaux.

Elle décrivit le sort des civils, forcés de fuir vers Ribeauvillé sur des routes enneigées et glissantes, dit son admiration pour les infirmières de la Croix rouge, mentionna les enfants au nez qui coulait et s'apitoya sur le sort des femmes sur qui tout reposait.



Puis elle retourna côté américain et participa à la libération de Neuf-Brisach. On la retrouve dans l'église où deux religieuses cherchaient le prêtre, sans doute enseveli dans les décombres.

Nous ne la suivrons pas jusque dans les camps de concentration de Buchenwald et de Dachau ou ses photos la rendirent célèbre.

Comme elle avait épousé un Anglais, ses archives sont conservées en Angleterre. Il reste de nombreuses photos à exploiter. Elles sont développées à la demande au prix de 50 livres pièce. Elles nous auraient été bien



utiles au moment des grandes commémorations du cinquantième par exemple. Et son livre n'a pas encore été traduit, ce qui est dommage.

Nous pouvons nous demander pourquoi Lee Miller, une fois la Poche de Colmar libérée, n'a pas poursuivi son périple en Alsace du nord. Le coupable en est sans doute de Lattre puisque celui-ci, imitant Turenne, s'est écrié le 9 février : « *L'Allemand est chassé du sol sacré de la France. Il ne reviendra plus* ». Cérémonies et prises d'armes se succédèrent à Colmar, Saverne et Strasbourg alors qu'Oberhoffen-sur-Moder était encore le théâtre d'une terrible bataille de maison à maison entre Allemands et Américains. L'enjeu pour les Américains était d'établir une tête de pont sur la Moder en vue d'opérations futures en direction de Drusenheim et du Rhin. La bataille fit rage jusqu'au 12 février, en présence de nombreux civils réfugiés dans les caves. Mais la rive gauche de la Moder resta allemande et ceux qui étaient restés en Alsace du Nord durent attendre leur libération pendant encore six semaines.

Suite à la libération de Strasbourg le 23 novembre, suivie de celle de Haguenau le 11 décembre, cette partie de l'Alsace, en gros l'Outre-Forêt, avait été libérée mi-décembre sans trop de destructions ni de victimes. Elle subit de plein fouet l'Opération Nordwind à partir du 1^{er} janvier. Les batailles célèbres en Alsace ont pour noms Wingen-sur-Moder, Hatten/Rittershoffen, la Tête de pont au nord de Strasbourg entre Drusenheim et Kilstett avec Herrlisheim au centre.

Le 20 janvier, la 7^e armée US reçut l'ordre de cesser l'offensive, de se replier sur la Moder en Alsace et d'adopter des positions défensives entre Sarreguemines et Bitche en Moselle, car il fallait désormais libérer la Poche de Colmar en vue d'une grande offensive de printemps qui devait en finir avec la guerre en Europe. Ces régions restèrent aux mains de l'ennemi.



Libération de Neuf-Brisach : deux religieuses cherchent le prêtre, sans doute enseveli dans les décombres de l'église

L'Opération Undertone, une composante de l'offensive générale de printemps tout le long du front, fut déclenchée le 15 mars en Alsace-Moselle. La mort vint du ciel car l'attaque au sol fut précédée d'un intense bombardement aérien. Il n'y avait plus de photographes, militaires ou civils, pour témoigner des destructions et des nombreuses victimes civiles. L'Alsace et la Moselle étaient libres le 19 mars. De nombreuses communes avaient connu deux libérations, certaines trois ! Mais nous étions déjà devenus un front oublié et l'attention se portait sur la campagne d'Allemagne qui commençait.

Sources :

Bob Stubenrauch – Cat Thirteen, autobiographical novel, Authorhouse 2004
Roger Vailland – La bataille d'Alsace, photographies de Germaine Krull, Jacques Haumont Ed. 1945
Gérard Cardonne et Francis Lichtlé – Miss Thérèse Bonney, Le Cercle du Rhin 2011
Antony Penrose – Lee Miller's War, Thames and Hudson 2005
Thérèse Bonney: Europe's children, éd. limitée, NY 1943
Photos: livres cités et National Archives, College Park, MD, US.

L'enfant et la guerre

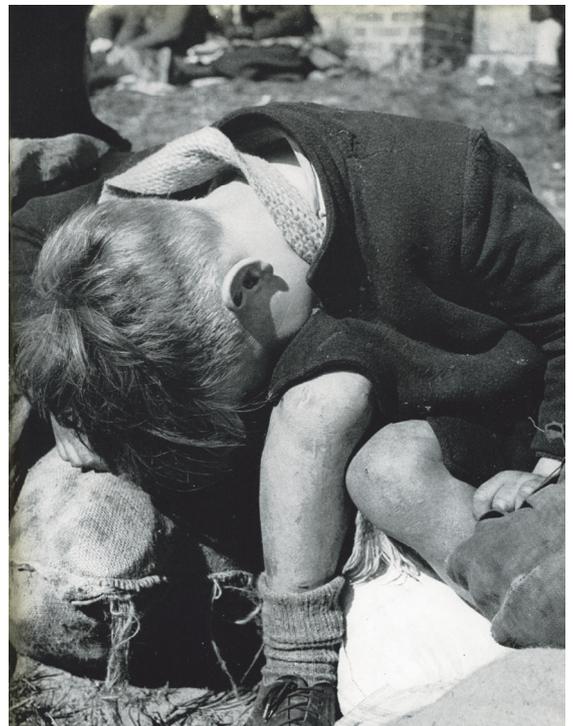
Exposition temporaire au musée de Reichshoffen décembre 2016

Les enfants sont les victimes innocentes de la rage meurtrière des hommes. Qui a pu rester insensible devant les photos que nous avons pu voir à la télévision, comme celle du petit garçon mort sur une plage de la Méditerranée, ou encore les nombreuses photos de la ville d'Alep en Syrie, avec les enfants extraits des ruines des immeubles ? Et pourtant, le monde n'a rien fait...

Les chiffres sont éloquentes et terribles : plus d'un milliard d'enfants, soit presque un sixième de la population mondiale, vivaient en 2009 dans des zones de conflits. Plus de 2 millions y sont morts, 6 millions ont subi des blessures graves et sont parfois restés lourdement handicapés, 18 millions sont des réfugiés et 300.000 environ sont recrutés comme enfants-soldats.

Ce fut une découverte pour les enfants des écoles primaires de Reichshoffen, essentiellement des CM1 et 2, d'apprendre que leurs grands-parents ou même arrière grands-parents, avaient connu, eux aussi, un sort dramatique pendant la seconde guerre mondiale. Les photos issues du fonds des Archives nationales américaines comme celles de la photographe civile Thérèse Bonney leur a fait comprendre le drame de l'évacuation, le déchirement de tout abandonner, maisons, animaux domestiques ou familiers, champs et cultures..., la peur de l'inconnu, la terreur sur les routes, le froid et la neige comme en janvier 1945...

De la période d'occupation, ils ont été frappés par le changement brutal de nationalité, la disparition des symboles de la République, les restrictions en tous genres, l'absence des papas partis à la guerre, les nombreuses interdictions incompréhensibles imposées par l'occupant, comme le port du béret ou l'usage du français, les punitions sévères en cas de non observation du règlement (parfois l'exécution pour avoir écouté la radio suisse ou la BBC) ou avoir aidé un prisonnier à s'évader...



Une journée à l'école les a surpris : les ardoises, les encriers, l'écriture allemande, les nombreuses collectes (plantes, doryphores, argent en vendant des petits objets dans la rue...).

Quelques photos ont montré la joie générale au moment de Noël 1944, le premier Noël libre. Certains GIs ont eu la chance de pouvoir le fêter avec les habitants. D'autres ont fait ce qu'ils pouvaient pour aider la population qui manquait de tout, et en particulier pour trouver des jouets pour les enfants. Ils les faisaient souvent venir des Etats-Unis. Les GIs étaient comme des grands-frères, la différence d'âge n'était que de quelques années.

A propos de jouets, les enfants ont admiré une belle collection d'objets en bois ou en métal fabriqués par des papas menuisiers ou ouvriers à l'usine. D'humbles jouets certes mais chargés de l'amour d'un père et



uniques. A notre époque d'abondance, il est bien difficile d'imaginer les Noëls d'antan.

Après la pause de Noël, le nord de l'Alsace connut les âpres combats de l'Opération Nordwind : retour dans les caves pour se protéger, blessures et amputations, même pour des enfants, destructions importantes des habitations...

Et puis ce fut le retour à la France, la liberté retrouvée, celle de porter le costume alsacien, mais aussi le choc en retrouvant son village détruit et l'obligation d'apprendre la grammaire française avec l'interdiction de parler allemand...

Après la leçon d'histoire, les enfants comme leurs parents ont beaucoup apprécié les contes dits par Christiane Bach, institutrice à la retraite, accompagnée de son percussionniste.

L. Pommois

